

Caire, était recouvert de trois écritures superposées. La plus récente, en syriaque, se rattachait à quelques *homélies* de saint Jean Chrysostome; elle recouvrait deux écritures latines, l'une en caractères dits *cursifs*, appartenant à un *Traité de grammaire (de verbo et adverbio)*, l'autre, la plus ancienne des trois, en lettres *majuscules*, laissant voir tout d'abord à l'œil nu quelques mots d'un fragment historique, transcrit par un copiste du *v<sup>e</sup>* au *viii<sup>e</sup>* siècle. — Pertzz revint en 1855 à Londres, obtint l'autorisation de traiter le *Palimpseste* par le *sulfure d'ammoniaque*, fit revivre ainsi quelques parties de l'ancien texte gratté par le dernier copiste, et, au prix d'un labeur inouï de déchiffrement, aidé de son fils *Charles-Auguste-Frédéric*, il arriva enfin à en donner la transcription, qui fut publiée l'année suivante à Berlin. Les philologues allemands, M. Mommsen en tête, se mirent aussitôt à l'œuvre, et, grâce à leurs études, « dignes d'un *Œdipe* », les quelques feuilles arrachées de l'oubli donnèrent les fragments auxquels fait allusion la préface ci-dessus, appartenant, à ce qu'il semble, aux *XXVI<sup>e</sup>*, *XXXV<sup>e</sup>* et *XXXVI<sup>e</sup>* livres des *Annales* de *Granius Licinianus*, écrites vers 720, conséquemment par un contemporain de *Cicéron* et de *César*. Cette composition historique constituait bien des *annales*, car l'auteur y récapitule périodiquement, sans lien et sans art, les choses les plus diverses, prodiges, jeux, affaires de la ville, affaires italiennes, affaires extérieures; il donne les noms des consuls avec les dates de chaque année.

On connaissait son nom par le témoignage de quelques écrivains latins : *Macrobe* (*Saturn.*, I, 16, 28), *Servius* (*ad Æneid.*, I, 737), *Solin* (II, 12, p. 40). — D'autres citent aussi un *Granius Flaccus* (*vir ingenio præpotens atque in doctrina præcipuus*. — *Arnob.*, *adversus nationes*, III, 31, p. 148, *ed. OEhl*), auteur d'un traité de *Indigitamentis*, dédié à *César* (*Censorinus*, III, p. 7, *ed. Jahn*), et d'un livre de *Jure Papiriano*, I, 16, § 144. *Dig., de Verbor. signif.* (*Paul.*, *Ad legem Juliam et Papiam*). Ce *Granius Flaccus* est-il le même que notre *Licinianus*? Quelques critiques le soutiennent. L'un et l'autre sont du même temps, et peut-être le nom complet devait-il s'écrire *Gaius Granianus Flaccus Licinianus*. Mais ce n'est là qu'une conjecture. — On trouve un consul du nom de *Q. Licinianus Granianus* sur les *Fastes*, à l'année 407 de l'ère chrétienne (*Mommsen, Insc. Neapol.*, 4496).

Les courts fragments retrouvés par Pertzz n'ont encore été édités qu'en Allemagne. Ils sont à peu près inconnus en France; aussi croyons-nous faire une chose agréable à quelques-uns de nos lecteurs en donnant les plus importants à l'appendice du *V<sup>e</sup>* volume. Nous avons suivi le texte de l'édition des *Philologues de Bonn* (*Leipzig, Teubner*, 1858).

\* [*Gai Grani Liciniani Annalium quæ supersunt, ex codice ter scripto Musei Britannici Londinensis. Berlin, 1857, in-4<sup>o</sup>.*]

## CHAPITRE PREMIER

### LES PAYS SUJETS. JUSQU'AU TEMPS DES GRACQUES

La destruction du royaume de Macédoine avait couronné l'édifice de la souveraineté de Rome. Des Colonnes d'Hercule aux embouchures du Nil et de l'Oronte, son empire consolidé manifestait le fait accompli. Il était comme le dernier mot du Destin, pesant sur les peuples du poids d'une inévitable sentence, et ne leur laissant que le choix entre la ruine après une résistance sans espoir, ou la mort, au bout du désespoir qui se résigne. L'histoire s'adresse à l'homme sérieux qui la lit : elle exige qu'il traverse avec elle les bons et les mauvais jours, les paysages du printemps et ceux qu'assombrit l'hiver ! Si tel n'était point son droit, celui qui l'écrit se déroberait certes volontiers à l'ingrate mission de la suivre dans ses détours multiples et pourtant monotones ; de raconter avec elle les longs combats du puissant contre le faible, tantôt dans ces contrées espagnoles déjà absorbées par la conquête, et tantôt dans ces régions de l'Afrique, de la Grèce et de l'Asie, qui n'obéissent encore qu'à la loi de la *clientèle*. Et pourtant, quelque insignifiants qu'ils paraissent,

Les sujets.

et rejetés qu'ils sont au second plan du tableau, les incidents de la lutte veulent être envisagés dans l'ensemble : ils y gagnent une signification profonde. La condition de l'Italie ne se peut connaître et comprendre qu'en assistant à la réaction de la province sur la métropole.

L'Espagne.

En dehors des pays annexés naturellement à l'Italie, et où, d'ailleurs, les indigènes ne se montrent point partout absolument soumis, nous voyons encore les Ligures, les Corses et les Sardes, fournir aux Romains, non pas toujours à leur honneur, les trop fréquentes occasions de « *trionphes sur de simples villages.* »

Rome, au commencement de la troisième période de son histoire, n'exerce une domination complète que dans les deux seules provinces espagnoles qui s'étendent dans l'est et dans le sud de la Péninsule pyrénéenne. Ailleurs déjà (III, p. 273 et s.), j'ai dit quel y était l'état des choses : j'ai montré les Celtes, les Phéniciens, les Hellènes et les Romains s'y agitant pêle-mêle. On y voyait se croisant et se heurtant dans leur mille contacts les civilisations les plus diverses et les plus inégales : à côté de la Barbarie absolue, la vieille culture des Ibères ; dans les places de commerce, les civilisations plus savantes de la Phénicie et de la Grèce, à côté de la Latinité grandissante ; celle-ci, représentée surtout par la foule des Italiens travaillant à l'exploitation des mines, ou par les fortes et permanentes garnisons romaines. Faut-il, dans le nombre des villes nouvelles, citer la Romaine *Italica* (non loin de *Séville*, aujourd'hui) ; la colonie latine de *Carteia*<sup>1</sup> (sur la baie de *Gibraltar*), l'une, avec Agrigente, la première cité de langue et d'institutions latines qui aurait été fondée au delà des mers

<sup>1</sup> [*Algésiras*, suivant les uns ; *Rocadilla*, suivant les autres. Quelques uns veulent y retrouver l'antique *Calpé*.]

(III, p. 498) ; l'autre, *Carteia*, qui aurait été la dernière. *Italica* avait eu pour fondateur Scipion l'Ancien. Au moment de quitter l'Espagne (548), il y avait installé ceux de ses vétérans qui voulurent s'y fixer à demeure ; non qu'il y eût établi un véritable municipe ; il n'en fit plutôt alors qu'une ville de marché<sup>1</sup>). *Carteia*, au contraire, ne fut fondée qu'en l'an 583. On voulut pourvoir à l'établissement des nombreux enfants de troupe nés du commerce des soldats romains avec les Espagnoles esclaves. Esclaves eux-mêmes selon la lettre de la loi, ils avaient grandi, libres de fait. Officiellement et formellement affranchis, ils allèrent se fixer à *Carteia*, au milieu des anciens habitants de la ville, érigée, dans ces circonstances, au titre de colonie du droit latin. — Pendant près de trente années à dater de l'organisation par *Tiberius Sempronius Gracchus* de la province de l'Èbre, (575, 577, III, p. 280), les établissements espagnols avaient joui en somme des bénédictions de la paix : à peine si l'on rencontre à cette époque trace d'une ou deux expéditions contre les Celtibères et les Lusitaniens. Mais en l'an 600, surgirent des événements plus graves. Conduits par un chef du nom de *Punicus*, les Lusitaniens se jetèrent sur la province romaine, battirent les deux préteurs réunis, et leur tuèrent beaucoup de monde. Les Vettons (entre le Tage et le Haut-Douro) saisirent aussitôt l'occasion de faire cause commune avec eux ; et, renforcés par ces nouveaux alliés, les Barbares poussèrent leurs incursions jusqu'à la Méditerranée. Ils ravagèrent

<sup>1</sup> Scipion, en effet, n'avait guère fondé à *Italica* que ce qui s'appelait en Italie un *forum et conciliabulum civium Romanorum* : elle était alors ce que fut au commencement la ville d'*Aquæ Sextiæ* (*Aix en Provence*), plus tard fondée dans la Gaule. C'est aussi plus tard qu'avec *Carthage* et *Narbonne* commence l'ère des colonies de citoyens transmaritimes : mais il n'en est pas moins à noter que, sous certains rapports, la création en a été, comme l'on voit, inaugurée par Scipion l'Africain.

206 av. J.-C.

474.

479.

478.

Guerre  
de Lusitanie.

195 av. J.-C.

133.

Guerre contre  
les Celtibères.

même le pays des *Bastulo-Phéniciens*, non loin de la capitale romaine de Carthage-la-Neuve (*Carthagène*). Leurs attaques parurent assez sérieuses à Rome, pour qu'on s'y décidât à l'envoi d'un consul sur les lieux, ce qui ne s'était pas vu depuis 559. Et comme il y avait urgence à faire partir les secours, les deux consuls entrèrent en charge deux mois et demi à l'avance. A cette cause se rapporte l'investiture des fonctionnaires annuels suprêmes, placée désormais au 1<sup>er</sup> janvier, au lieu du 15 mars. Par suite, le commencement de l'année fut fixé à la même date, usitée depuis lors jusqu'à nos jours. — Mais avant l'arrivée du consul *Quintus Fulvius Nobilior* avec ses troupes, le préteur de l'Espagne Ulérieure, *Lucius Mummius* et les Lusitaniens, guidés par *Cæsar*, le successeur de *Punicus* tombé mort dans un combat, en vinrent aux mains (604). La fortune sourit d'abord aux Romains : l'armée lusitanienne fut culbutée, et son camp pris. Malheureusement les légionnaires, en partie épuisés par de longues marches, ou se débandant en partie dans l'ardeur de la poursuite, donnèrent prise à l'ennemi déjà vaincu. Celui-ci, revenant sur eux, les défit totalement. L'armée romaine perdit son camp, à son tour, et laissa neuf mille morts sur le terrain. Aussitôt l'incendie de la guerre se ralluma par tout le pays. Les Lusitaniens de la rive gauche du Tage, commandés par *Caucaenus*, se jettent sur les *Celtiques*, sujets de Rome (dans l'*Alemtéjo*), et s'emparent de *Conistorgis*, leur ville [sur la *Guadiana*]. Là-dessus ils envoient aux Celtibères, en témoignage de leur victoire et comme appel au combat, les insignes militaires conquis sur *Mummius*. Là non plus ne manquait point l'élément inflammable. Deux petites peuplades celtibères, voisines des puissants *Arévaques* (non loin des sources du Douro et du Tage), les *Belliens* et les *Titthiens*, avaient résolu de se réunir tous dans *Ségéda* [*S. Jago de la Higuera*, près *Jaen*]

l'une de leurs villes. Pendant qu'ils sont occupés à en fortifier les murailles, les Romains leur enjoignent d'avoir à cesser ce travail : toute nation sujette qui se permet de fonder une ville lui appartenant en propre contrevient à l'ordre de choses établi par *Sempronius Gracchus* ! En même temps, on leur réclame les prestations en argent et en hommes, qu'ils doivent, il est vrai, selon la lettre des traités, mais depuis longues années tombées en désuétude. Les Espagnols se refusent à obéir. Il ne s'agit là que de l'agrandissement d'une ville, et non de sa construction ; et quant aux redevances, non-seulement elles ont été suspendues, mais même, les Romains en ont fait jadis remise. Sur ces entrefaites, *Nobilior* arrive dans la Citérieure, avec une armée de près de trente mille hommes : il a des cavaliers numides et dix éléphants. Les murs de la nouvelle ville n'étaient point encore achevés : presque tous les *Ségédans* se soumirent. Mais quelques-uns, plus déterminés, allèrent se réfugier chez les *Arévaques*, les suppliant de faire cause commune avec eux. Ceux-ci, enhardis par la victoire récente des Lusitaniens sur *Mummius*, se lèvent et choisissent pour général *Carus*, un des émigrés de *Ségéda*. Trois jours après ce brave chef n'était plus qu'un cadavre : mais les Romains battus perdaient six mille des leurs. On était au 23 août, jour de la fête des *Vulcanales*, jour de triste mémoire depuis lors<sup>1</sup>. Toutefois, les *Arévaques*, consternés de la mort de *Carus*, se retirèrent dans *Numance*, leur plus forte place (*Garray*, à une lieue espagnole de *Soria*, sur le Douro). *Nobilior* les y suivit. Une seconde bataille eut lieu sous les murs mêmes de la ville. Les Romains, grâce à leurs éléphants, refoulèrent d'abord les

<sup>1</sup> [Fête de *Volcanus* ou *Vulcain*, l'époux de l'antique déesse latine *Maia* : divinités du feu et de la nature féconde, comme l'*Héphaistos* et l'*Aphroaïté* des Grecs. — V. Preller, *Mythol.*, p. 523 et suiv.]

Barbares dans la forteresse : mais, un des éléphants ayant reçu une blessure, jeta tout à coup le désordre dans les rangs des Romains : les Espagnols, cette fois encore, firent un retour offensif, et défirent leur ennemi.

Après cet échec, que d'autres échecs suivirent, après la perte d'un corps de cavalerie envoyé en quête des contingents que Rome avait réclamés, la situation des Romains dans la Citérieure était des plus mauvaises ; à ce point, que la place d'*Ocilis*, où ils avaient leur caisse et leurs magasins militaires, se rendit aux insurgés. Déjà les Arévaques, dans l'illusion de la victoire, croyaient pouvoir dicter la paix. — Mais Mummius, dans la province méridionale, avait eu meilleure chance, et ses succès venaient contre-balancer les défaites de l'armée du Nord. Tout affaibli qu'il s'était vu lui-même par ses précédents désastres, il sut attaquer en temps opportun les Lusitaniens, imprudemment éparpillés sur la rive droite du Tage ; puis, passant sur la rive gauche, où ils parcouraient tout le territoire des Romains et se montraient déjà jusque sur la côte d'Afrique, il dégageda toute la province méridionale. L'année suivante (602), le Sénat envoya dans le Nord des renforts considérables, et remplaça l'incapable Nobilior par le consul *Marcus Claudius Marcellus* : celui-ci préteur en Espagne en 586, y avait fait ses preuves, et depuis, deux fois consul, avait maintenu sa réputation d'homme de guerre. L'habileté de ses mesures stratégiques, et plus encore sa douceur, rétablirent promptement les affaires. *Ocilis* se rendit ; et les Arévaques auxquels il avait donné l'espoir de la paix en échange d'une modique amende, conclurent une trêve, et envoyèrent des députés à Rome. Marcellus libre alors de ses mouvements, passa ensuite dans la province méridionale, où les Vettons et les Lusitaniens, faisant leur soumission au préteur Marcus Atilius, n'avaient plus bougé tant qu'il était resté dans le pays, mais, lui

152 av. J.-C.

168.

parti, s'étaient révoltés de nouveau, et pillaient les alliés de Rome. Il suffit de l'arrivée du consul pour ramener le calme : il passa l'hiver à *Corduba* [*Cordoue*] ; et pendant ce temps, dans toute la Péninsule, on n'entendit plus le bruit des armes. A Rome, les négociations se suivaient avec les Arévaques. Chose singulière, et qui peint d'un trait la condition intérieure des Espagnes, la paix ne fut pas conclue, à l'instigation des affidés de la faction romaine chez les Arévaques eux-mêmes. Ils représentèrent instamment que la paix leur serait funeste, ajoutant que si Rome ne voulait pas condamner tous ses partisans à la ruine, il fallait qu'elle se décidât ou à expédier chaque année une armée et un consul en Espagne, ou à faire dès maintenant un terrible exemple. Les ambassadeurs arévaques furent donc congédiés avec une réponse qui ne disait rien ; et l'on opta pour la continuation de la guerre. Marcellus reçut l'ordre de reprendre l'année suivante les opérations militaires (603). Mais, soit, comme on l'a prétendu, qu'il enviât à son successeur, attendu bientôt en Espagne, la gloire d'avoir mené la guerre à fin ; soit que, plutôt et à l'instar de Gracchus, il crût qu'à bien traiter les Espagnols il y avait la première condition d'une paix vraie et durable, il s'aboucha, dans une secrète entrevue, avec les hommes les plus considérables d'entre les Arévaques, et un traité fut conclu sous les murs de Numance. Ceux-ci se soumettaient à merci ; on leur imposa des redevances en argent et la remise d'otages, moyennant quoi ils rentrèrent dans les conditions des anciens traités. — Sur ces entrefaites, le nouveau consul *Lucius Lucullus* arriva à l'armée. Il trouvait la guerre terminée par un pacte formel : pour lui, ce semble, il n'y avait plus ni gloire ni surtout argent à gagner en Espagne. Mais il y sut bien pourvoir ! Il se jette sur les voisins des Arévaques à l'ouest, sur les *Vaccéens*, peuple cel-

151 av. J.-C.

tibère, indépendant encore, et qui vivait dans la meilleure intelligence avec Rome. Ceux-ci de demander en quoi ils ont péché : pour toute réponse, Lucullus s'en va surprendre une de leurs villes, *Cauca* (*Coca*, 8 lieues espagn. à l'ouest de *Ségovie*). Les habitants, épouvantés, achètent une capitulation au poids de l'or ; mais, en dépit d'elle, les Romains entrent dans la cité, et sans l'ombre d'un prétexte, les massacrent ou les font esclaves. Après ce noble exploit où vingt mille hommes avaient péri, Lucullus poussa plus loin. Partout le vide s'était fait dans les villages et dans les bourgs : quelques villes, comme la forte place d'*Intercatia*<sup>1</sup>, comme *Pallantia* (*Palenza*), la capitale du pays, fermèrent leurs portes. La rapacité du consul s'était prise dans ses propres filets. Quelle cité eût osé ou voulu traiter avec un général, violateur de la foi jurée ? Les habitants prirent tous la fuite, ne laissant rien à piller derrière eux. Bientôt il devint impossible de rester plus longtemps dans ces contrées incultes. A *Intercatia*, du moins, les Espagnols purent entrer en pourparlers avec un tribun militaire d'un nom déjà illustre, avec *Scipion Émilien*, le propre fils du vainqueur de *Pydna*, et le fils adoptif du vainqueur de *Zama*. Prêtant confiance à sa parole, alors qu'ils auraient douté de celle du consul, ils signèrent une convention, aux termes de laquelle l'armée romaine vida la contrée, ayant reçu d'abord du bétail et des vêtements. A *Pallantia*, au contraire, il fallut lever le siège, faute de vivres ; et dans leur retraite, les troupes eurent à se défendre jusque sur les bords du *Douro* contre les *Vaccéens* acharnés à les poursuivre. Lucullus passa alors dans le Sud, où, dans cette même année, le préteur *Servius Sulpicius Galba* s'était fait battre par les

<sup>1</sup> [*Intercatia*, dans l'*Hispania Tarraconensis*, était au sud-est de *Pallantia*.]

Lusitaniens ; et les deux généraux prirent leurs quartiers d'hiver tout près l'un de l'autre, Lucullus chez les *Turdétans*, Galba sous *Conistorgis*. Puis, en 604, ils attaquèrent les Lusitaniens de concert. Lucullus remporta quelques avantages sur les bords du détroit de *Gadès*. Galba fit davantage ; et, traitant avec trois peuplades lusitaniennes, sur la rive droite du *Tage*, il leur promit de les établir ailleurs et dans de meilleures demeures : sur quoi les Barbares, venus à lui au nombre de sept mille, avec l'espoir d'une distribution de terres fertiles, se virent tout à coup divisés en trois groupes, et désarmés. Partie fut vendue, le reste fut taillé en pièces. Jamais peut-être il n'y eut de guerre entachée de plus de perfidie et de plus de cruauté cupide, que celle menée par ces deux Romains. Ils revinrent en Italie, chargés de trésors mal acquis : l'un échappant à la condamnation, l'autre ne fut pas même accusé. C'est ce Galba que, dans sa quatre-vingt-cinquième année, et peu de mois seulement avant de mourir, le vieux *Caton* voulut traduire devant le peuple, pour y rendre compte de sa conduite : ses enfants, qui supplièrent pour lui, et son or pillé en Espagne, le démontrèrent innocent quand même.

A dater de ce jour, l'Espagne retombe comme par le passé, sous le régime des préteurs. Non qu'il faille attribuer ce résultat aux succès sans gloire de Lucullus et de Galba. La cause en est plutôt dans l'explosion de la quatrième guerre de *Macédoine*, et de la troisième guerre punique de 605. Les perfidies de Galba avaient exaspéré les Lusitaniens, bien loin de les réduire. Aussi ne manquèrent-ils point de se répandre aussitôt sur tout le territoire *Turdétan*. Le proconsul *Gaius Vetilius*<sup>1</sup> (607-608)

<sup>1</sup> Rien de moins précis que la chronologie des guerres contre *Viriatius*. Il est certain que la carrière du héros commence à dater du combat contre *Vetilius* (*Appian.*, *Hispan.*, 61; *Tit-Liv.*, 52; *Oros.*, 3, 4), et qu'il meurt en 615 (*Diodor.*, *Vat.*, p. 110 et *aliás*); mais les uns assi-

150 av. J.-C.

Viriatius

149.

147-146.

139.

marche contre eux, les bat, et les refoule tous sur une colline, où il semble qu'ils soient perdus sans ressource. Déjà presque, ils ont capitulé. Mais tout à coup *Viriathus* se lève. D'une naissance obscure, habitué dès l'enfance à défendre bravement son troupeau contre les bêtes fauves et les brigands, il s'est rendu redoutable comme chef de partisans, dans de nombreuses et sanglantes rencontres. Il est de ceux en petit nombre qui naguère ont su échapper au piège tendu par Galba aux Lusitaniens : et aujourd'hui il les exhorte à ne pas croire aux promesses des généraux de Rome ; il les sauvera, s'ils le veulent suivre ! Sa voix, son exemple les entraînent ; il est mis à la tête des bandes espagnoles. Par son ordre, elles se dispersent et s'enfuient par petites troupes, se rendant par divers chemins au lieu que *Viriathus* leur a assigné. Pour lui, il a réuni un corps de mille chevaux d'élite sur lesquels il peut compter ; et avec eux il couvre la retraite. Les Romains, qui n'ont point de cavalerie légère, n'osent courir, divisés, après les Barbares, en face d'un corps qui fait si bonne contenance. Pendant deux jours entiers, le héros barre le passage avec sa bande à toute l'armée romaine : puis soudain il s'évanouit, et rejoint les Lusitaniens au lieu assigné pour le rendez-vous général. Le chef des Romains, en voulant le poursuivre, donne dans une embuscade habilement préparée, y perd moitié des siens,

gnent à son règne une durée de 8 ans (Appian., *Hispan.*, 63), les autres, de 10 (Justin., 44, 2), de 11 (Diodor., p. 597), de 14 (Tit.-Liv., 54; Eutrop., 4, 16; Oros., 5, 4; Flor., 1, 33), et enfin, de 20 ans (Velleius Paterc., 2, 90). Le chiffre de 8 ans a pour lui la vraisemblance ; suivant Diodore (p. 591; *Vatic.*, p. 107, 108), comme selon Orose (3, 4), sa révolte est contemporaine de la prise et destruction de Corinthe. Quant aux préteurs qu'il eut à combattre, il en est plusieurs qui appartiennent certainement à la province du Nord, quoiqu'il ait d'abord, mais non exclusivement, porté la guerre dans le Sud (Tite-Live, 52) : il ne faut donc pas calculer la durée de son commandement par le nombre des préteurs qu'il a eus en face de lui.

y est fait prisonnier et tué lui-même : le reste se sauve à grande peine du côté du détroit et se réfugie dans la colonie de Cartéia. Cinq mille hommes des milices espagnoles sont expédiés en toute hâte des bords de l'Èbre pour renforcer l'armée battue : mais *Viriathus* les surprend en marche et les détruit. Il est maître absolu de toute la contrée des *Carpétans*, à ce point que les Romains ne s'aventurent plus à l'y aller chercher. Reconnu pour roi, il commande désormais à tous les Lusitaniens, sachant unir dans l'exercice du pouvoir et la majesté altière du prince et la simplicité d'allures de l'ancien berger. Point d'insigne qui le distingue du commun soldat. Le jour de ses noces, il s'assoit à la riche table de son beau-père, le prince *Astolpa*, dans l'Espagne romaine ; puis, sans avoir touché à la vaisselle d'or et aux mets précieux, il prend sa fiancée sur son cheval, et l'emène dans sa montagne. Jamais sa part de butin ne fut plus forte que celle de ses compagnons. Seules, sa haute taille et sa parole acérée le font reconnaître de ses soldats ; il leur donne à tous l'exemple de la modération et de la constance : il dort tout armé : au combat, il est le premier dans la mêlée. Dans ce siècle terre à terre, c'est un héros d'Homère qui ressuscite : le nom de *Viriathus* retentit glorieusement dans toutes les Espagnes ; et la brave nation croit avoir trouvé en lui l'homme qui enfin brisera les fers apportés par l'étranger. — Des succès prodigieux, dans le nord et dans le sud signalèrent en effet ses premières campagnes. Il sut attirer sur la rive droite du Tage le préteur *Gaius Plautius* (608-609), dont il avait déjà écrasé l'avant-garde, et le battit si complètement, qu'il lui fallut rentrer dans ses quartiers d'hiver en plein cœur de l'été. Accusé plus tard devant le peuple d'avoir déshonoré Rome, le malheureux fut contraint à s'exiler. Après lui, *Viriathus* anéantit l'armée de *Claudius Uni-*

*manus*, préteur, ce semble, de la province Citérieure, remporte une troisième victoire sur *Gaius Nigidius*, et ravage tout le plat pays. Sur les montagnes on ne voyait plus que trophées portant les insignes des préteurs romains et les armes des légionnaires vaincus : à chaque nouveau triomphe du roi des Barbares, l'étonnement et la honte redoublaient dans Rome. Enfin on donne la guerre à conduire à un meilleur capitaine, au consul *Quintus Fabius Maximus Æmilianus*, second fils du vainqueur de Pydna (609) : mais en même temps on n'ose pas envoyer dans cette Espagne, où le service est odieux au légionnaire, les vétérans éprouvés revenus de la veille de Macédoine et d'Afrique. Maximus n'em-mène avec lui que deux légions toutes neuves, et aussi peu solides que l'armée d'Espagne elle-même, démoralisée par ses revers. Les premières rencontres ayant encore tourné à l'avantage des Lusitaniens, le Romain, homme prudent, tient ses soldats enfermés dans son camp sous *Urso* (*Ossuna*, au sud-est de Séville), refuse le combat qui lui est tous les jours offert, et ne reprend la campagne que l'année suivante (610), après qu'il a aguerris ses troupes dans de petites courses militaires ; et luttant enfin à meilleures chances contre un ennemi de beaucoup supérieur, après d'heureux faits d'armes, il va prendre ses quartiers d'hiver dans Corduba. Malheureusement, il est remplacé bientôt par le lâche et malhabile préteur *Quinctius* : les Romains essuient défaite sur défaite : en plein été encore leur général rentre dans Corduba, tandis que Viriathus inonde avec ses bandes toute la province méridionale (611). Il a pour successeur *Quintus Fabius Maximus Servilianus*, frère adoptif de Maximus Æmilianus, qui, descendu dans la Péninsule avec deux légions et dix éléphants, essaye de pénétrer en Lusitanie. Fabius livre toute une série de batailles indécises ; repousse non sans peine un assaut

145 av. J.-C.

144.

143.

dirigé contre son camp ; et en fin de compte, se voit contraint de rentrer dans la province romaine. Viriathus l'y suit : mais, comme à son tour il est délaissé par ses troupes, qui tout à coup s'en retournent chez elles, selon l'usage des insurgés Espagnols, il rentre lui-même en Lusitanie (612). — L'année suivante (613), *Servilianus* reprit l'offensive, traversa les bassins du Bætis et de l'Anas, poussa chez l'ennemi, et y occupa nombre de cités.

142-141. av. J.-C.

Parmi les prisonniers qui tombèrent en foule dans ses mains, il choisit les chefs (500 environ) qui furent mis à mort, et fit couper les mains aux sujets romains coupables d'avoir passé à l'ennemi : le reste fut fait esclave et vendu. Mais à lui aussi la guerre d'Espagne réservait de soudains et funestes retours. Tandis que les Romains, exaltés par le succès, étaient occupés au siège d'*Érisanè*, Viriathus les surprit, les battit et les rejeta sur un rocher, où il les tenait absolument captifs. Comme avait fait jadis le chef des Samnites aux Fourches Caudines, il accorda la paix, se contentant de faire reconnaître par *Servilianus* l'indépendance de la Lusitanie, et son titre de roi du pays. La puissance de Rome semblait tombée aussi bas que l'honneur de son nom. Enchantés de n'avoir plus sur les bras une guerre incommode et pesante, peuple et Sénat, tous ratifièrent le traité. Mais *Servilianus*, sur ces entrefaites, ayant été remplacé par *Quintus Servilius Cæpion*, son frère germain et son successeur en charge, celui-ci ne se tint pas pour content des concessions faites ; et le Sénat eut la faiblesse d'autoriser d'abord le consul à ourdir de secrètes machinations contre Viriathus, puis bientôt même il ferma tout au moins les yeux sur la rupture, ouverte et sans cause, des paroles échangées. Cæpion entra donc en Lusitanie, et parcourut toute la contrée, allant jusqu'à la région des Vettons et des Gallèques.